



REVUE DES ÉTUDES PELADANES

Organe Officiel de la Société JOSÉPHIN PÉLADAN

- Association déclarée au J.O. du 20 mai 1973 -

22, rue Beaurepaire - 75010 PARIS

Trimestriel n. 4 et 5

Mars et Juin 1976

S o m m a i r e

- Conte de Pâques par Joséphin PELADAN
- Initiation : Un sonnet autographe de Stanislas de GUAITA à Joséphin PELADAN.
- Une lettre de Jules BARBEY d'AUREVILLY à Joséphin PELADAN.
- La poétique de PELADAN, "LA QUESTE DU GRAAL" et les écrivains symbolistes, par Alain MERCIER.
- Une lettre inédite du R.P. Henri Dominique LACORDAIRE à l'abbé Paul François Gaspard LACURIA.
- Nouvelles de la Société.

MEMBRES DU BUREAU :

Président : M. Jean-Pierre BONNEROT - 200, rue Saint-Jacques
75005 - PARIS

Secrétaire Général : M. François TROJANI

Vices Présidents : M. Michel MASSON - 22, rue Beaurepaire
75010 - PARIS

: M. Bernard BONNASSIEUX - 18, rue Montalivet
75008 - PARIS

Secrétaire et Trésorière : Melle Barbara BLANC - 5, square des Colonnes
92360 - MEUDON LA FORET

MEMBRES D'HONNEUR :

Mme Berthe d'YD - Mme Gisèle MARIE - Dr Philippe ENCAUSSE -
M. Paul COURANT - M. Alain MERCIER

REDACTEUR EN CHEF :

M. Jean-Pierre BONNEROT

Toute correspondance doit être adressée à M. Jean-Pierre BONNEROT

Ce numéro a été ronéotypé à cent exemplaires, numérotés de 1 à 100.

Conformément à la loi sur le dépôt légal, la REVUE DES ETUDES PELADANES est déposée à la Bibliothèque Nationale et parmi d'autres centres de documentation à la Bibliothèque de l' Arsenal à Paris et la Bibliothèque de la Ville de Lyon.

CONTE DE PAQUES

JOSÉPHIN PÉLADAN

Chacun sait que les anges et les démons n'ont point d'autre fonction que de se disputer l'âme des hommes. Ils luttent tout le long de l'année avec un zèle semblable, les uns pour peupler le ciel et les autres afin d'emplir la géhenne. Mais au saint jour où Jésus est ressuscité, une telle paix descend du ciel qu'elle pénètre jusqu'aux enfers. En la solennité de Pâques, les anges déposent leurs épées de flamme et les diables leurs harpons. Au noir empire, les feux s'éteignent : plus de vapeurs sulfureuses ni de poix bouillonnante ; les victimes harassées s'endorment à côté des bourreaux tandis que sur la terre, Ahasverus s'arrête et s'assied.

Il serait exagéré de dire que la milice céleste et l'infernale, fraternisent, pendant cet armistice, comme français et russes dans la tranchée de Sébastopol, mais ils échangent parfois quelques propos d'ironie courtoise, car ils ont même origine et ne peuvent entièrement l'oublier.

Un diable, non des moindres, à en juger par la houppe de poils de sa longue queue, se prélassait à califourchon sur un nuage, sifflant en parodie un air d'église, lorsqu'un ange planant et l'aile immobile passa près de lui. Les deux esprits également désœuvrés s'arrêtèrent.

- "Veux-tu jouer bel emplumé ?" dit le Malin.
- "Quel jeu honnête connais-tu, vilain encorné" répondit l'ange.
- "Le jeu des âmes est à la fois le jeu du ciel et de l'enfer !"
- "Au jour de Pâques, méchant, tu n'as pas le droit de tenter la pauvre humanité !"
- "C'est vrai : aussi observerai-je aujourd'hui le repos du dimanche ; mais toi, en tout temps tu as la mission de sauver les pécheurs : et j'en connais qui sont si endurcis que je puis les livrer à tes célestes suggestions sans craindre de me les voir enlever. Je me distrairai au spectacle de tes vains efforts, car je possède des âmes où les sept péchés grouillent ensemble".

L'ange était très subtil, appartenant à l'ordre des chérubins, il sourit :

- "Est-ce bien la peine de porter des cornes si pointues et d'avoir fait si longtemps le métier infernal pour ignorer, ô démon, que seul le possédé d'un vice unique est insauvable. Plusieurs péchés ne vivent point ensemble, ils se dévorent et je sais l'art de tirer le bien du mal".

Le lieutenant de Belzebuth ricana :

- "Vraiment ! Celui qui n'a qu'une pierre au cou se noie plus vite que l'autre qui en a sept ?"
- "Discuter ne sert à rien : mets-moi à l'épreuve" dit le chérubin avec sérénité.
- "Tu prétends que les incurables sont les moins malades ?"
- "Je prétends que l'orgueil peut chasser la luxure, que la luxure soit vaincue par la paresse, enfin que la colère l'emporte parfois sur l'avarice !"
- "Il y aurait alors quelque chose de mon métier que j'ignore ! Tu n'es qu'un vantard et je verrai bientôt la grimace d'un ange, ce qui est toujours fort amusant pour un diable. Descendons sur la ville et à l'oeuvre !"

En un clin d'oeil, les nuages qui les portaient s'abaissèrent, ils prirent pied sur le clocher de la cathédrale. Tandis que l'ange baisait la croix de fer, son noir compagnon gambadait le long des ogives et enroulant sa queue aux gargouilles, s'y balançait à la façon des singes.

La cité semblait déserte, tout le monde était aux vêpres. Invisibles, les deux esprits cheminaient, réfléchissant au défi qu'ils s'étaient porté. Le diable s'arrêta devant une riche maison et s'effaça avec déférence pour que l'autre passât devant lui. Ils entrèrent comme entrent les esprits. Ainsi entrent le vent à travers la serrure et la poussière sous la porte. On n'ajamaï pu expliquer leur façon, mais elle est attestée autant que tout autre chose authentique. Sous la tonnelle du jardin une noble dame, fort belle, écoutait les chauds discours d'un jeune homme qui lui baisait les mains. D'un geste pervers le diable montra le tableau.

- "Profitons, bien aimée", disait le galant "de cette occasion bénie. Votre époux chante vêpres dans son banc armorié, notre sécurité est complète. Couronnez mon grand amour et m'accordez d'amoureuse merci.

Toute ébranlée dans sa vertu, l'épouse ne répondait point, elle hésitait encore à devenir coupable. L'ange l'étudia un instant et découvrit dans son âme un grand orgueil. Jusqu'à ce jour elle avait méprisé l'adultère comme une action basse, indigne d'elle. il ranima sa fierté et il souffla : "Quoi, tu es la femme la plus considérée de la ville et tu vas te donner comme une fille de rien, parce qu'un bellâtre fait des yeux langoureux ?"

L'effet fut immédiat. Cette femme si languie subitement se courrouça, disant :

- "Qu'avez-vous fait, Messire, pour me mériter ? Dois-je payer par la perte de ma propre estime quelques soupirs? Si vraiment vous m'aimez, emmenez-moi dans un autre pays nous vivrons à jamais amis !".

Le galant n'était qu'un débauché vulgaire. Il se refroidit aussi vite qu'elle s'était courroucée. A ce changement qui l'offensait, la Dame retrouva toute sa fierté.

- "Vous ne vouliez prendre de moi que votre plaisir, méchant !" s'écria-t-elle et elle le chassa.

Or, c'était le seul homme de la cité qui pût lui plaire.

Le démon sauta de la tourelle où il s'était accroupi en spectateur attentif et dit simplement, en grand dépit : "Allons ailleurs".

Quand les deux esprits furent de nouveau dans la rue, le suppôt du mal, après avoir médité, déclara :

- "Je vais te livrer un avare, le vieux Manassé. Si tu trouves moyen qu'il fasse largesse aux pauvres, je consens à dire Pater Noster".

L'ange se métamorphosa en écolier. Nul n'ignore que les esprits changent de corps comme nous changeons d'habit, et plus promptement. L'aiguille de la grande horloge n'avait pas remué que le chérubin apparut en gentil étudiant et avisant les loqueteux et les infirmes échelonnés aux marches du parvis, il les harangua en ces termes :

- "Oyez, pauvres gens, la merveille conversion du juif Manassé - la grâce l'a touché ! Il distribuera tout à l'heure largesses et belles aumônes. Suivez-moi et vous aurez beau profit"

Manassé converti ! Manassé bienfaisant ! Quelles invraisemblances. Il fallait que cela fût dit par un ange pour obtenir créance, car même sous les traits humains, un ange persuade. Donc, les gueux se ruèrent en troupeau vers la maison de l'usurier et lui donnèrent une aubade de cantiques et d'oraisons.

- "Tu es bien étourdi" remarqua le diable "d'amener ces miséreux avant de connaître mon avare !"

Le fils d'Abraham contemplait avec stupeur par la fenêtre entr'ouverte cette horde de mendiants. L'ange dit alors :

- "Ton ladre est irascible et la colère l'emportera sur l'avarice !"

L'usurier avait été surpris pendant son délassement qui consistait à peser, compter et aligner des écus, à s'éblouir les yeux de leur éclat et à s'émouvoir les oreilles à leur tintement. L'écolier disparut aux yeux de la foule et l'ange vola jusqu'à la fenêtre. Invisible, il parla ainsi à l'âme du sordide vieillard :

- "Ces misérables chrétiens sont persuadés que tu renies la foi de tes pères et que tu vas te ruiner pour la gloire de Jésus. Venge-toi ; tu ne peux les arquebuser car tu serais pendu, mais cherche à les assommer !".

Manassé regarda autour de lui et grogna :

- "Oh ! je voudrais que ces écus fussent des pierres pour les leur jeter à la tête"

L'ange lui répondit mentalement :

- "Ces écus de trois livres bien lancés feraient aussi grand mal que des cailloux : et si peu que tu verses de sang chrétien, tu auras du plaisir pour ton argent".

Manassé hésita, il prit un écu et voulut le jeter mais l'argent restait à ses doigts comme du fer adhère à l'aimant. La meute des gueux vit luire le beau métal et redoubla ses imprécations. La colère de Manassé devint furieuse et le bel écu alla frapper au front une pauvre femme qui saigna sans se plaindre car la cruelle aumône dépassait le gain ordinaire de plusieurs semaines.

- "Lapide-les, frappe, frappe ces chiens de chrétiens"

souffla l'ange et l'usurier d'une main méchante criblait les gueux de pièces d'argent. Quelques-uns atteints à la tempe chancelèrent : des bosses accidentaient les fronts, sur les joues des tuméfactions violaçaient. Mais ces déplorables hères, qu'on y songe, n'avaient jamais touché que des sols de cuivre et maintenant ils serraient dans leurs mains frémissantes de beaux écus qui leur représentaient des mois de pain, des mois de paix, tandis que le sémite regardait dans un vertige d'hallucination sa table maintenant vide et qui était quelques minutes avant couverte d'argent.

- "Quel diable du aurais fait !" s'exclama le sulfureux sincèrement admiratif. Il aurait volontiers arrêté là les expériences angéliques, mais les copains d'enfer comme ceux de l'humaine espèce tiennent à un point d'honneur. Il reprit :

- "Abandonne la troisième entreprise. Il s'agit d'un tel paresseux, que je ne peux même pas le remuer pour la débauche".
- "Je lui ferai faire une action belle et hardie" affirma l'ange, "mais laquelle ?"
- "Il y a toujours des prouesses à accomplir, mais les preux sont rares. Un homme important de la cité a sequestré sa nièce, la disant disparue pour s'approprier sa fortune. Persuader Césarion de la délivrer et si tu réussis, je jure de m'étrangler avec ma queue !"
- J'accepte le défi, conduis-moi vers ton paresseux : en route je me changerai en élégant seigneur".

Ayant dit, l'ange prit l'apparence d'un jeune gentilhomme et d'une telle mine qu'on le laissa pénétrer dans la chambre où Césarion était couché, malgré qu'il fût quatre heures de relevée.

Initiation

à Josephin Deladon,
fraternel hommage.

S. de G.

Âme sans foi, mon Âme! Ô Sœur des Vierges folles,
Âme prostituée au Scepticisme impur,
Tourterelle oublieuse et veuve de l'azur,
Aiglonne apprivoisée aux servages frivoles!

Fi des temples païens et des lourdes Fables!
Mon âme, prends essor d'un siècle où rien n'est sûr,
Vers le lointain Messie et son règne futur
Dont la gloire est inscrite au cœur des vieux symboles.

Car le Verbe a parlé, mais peu l'ont entendu,
Le chemin fut tracé, mais beaucoup l'ont perdu.
Or Babel n'est plus loin — corruptrice des langues ...

Calcine ton creuset aux feux du Seul Amour,
Et tache, Adeptes heureux, au sein des vieilles langues
Faire germer l'Or pur à la clarté du jour.

Stanislas de Guaita

- "Gracieux ami" dit le chérubin, "la plus belle fille du monde va périr par la cruelle avidité d'un indigne parent. Sauve-la, pour sa beauté qui dépasse tout ce que tu as pu rêver".

Césarion s'étira sans daigner répondre.

- "Regarde au moins" dit l'ange et il fit apparaître une pucelle si resplendissante que le paresseux crut rêver et s'élança vers la vision.

- "Tu vas me conduire, gentil compagnon ! Je veux la sauver et l'aimer car elle est la plus belle du monde"

Cela dit, il appela ses pages, et fut habillé et armé en peu d'instants.

Mauvais joueur, dès qu'il perd, le démon les suivit de fort mauvaise humeur, prévoyant l'issue de l'aventure. Pour la troisième fois, le bien allait triompher par sa faute, par sa très grande faute ! Césarion, plein d'ardeur atteignit la maison où gémissait la merveilleuse enfant. Il escalada le haut mur du jardin et, guidé par l'ange, découvrit le réduit infect qu'un énorme verrou fermait extérieurement. Il le poussa, la porte s'ouvrit, une bouffée d'air sépulchral le frappa au visage. Une épaisse nuit régnait dans cet horrible caveau.

- "Imposteur" s'écria-t-il, "tu m'as montré une beauté invisible et je n'ai fait que délivrer un vivant squelette !"

Mais l'ange avait disparu et la foule qui sortait des vêpres accourut voir le singulier tableau que formaient l'élégant seigneur et la pauvre sequestrée.

Le collègue d'Astharot ricana :

- Voilà des vertus nouvelles... des vertus de Pâques ! "

et il disparut en répandant une odeur nauséabonde. Le séraphin avant de remonter dans sa sphère, plana un moment sur la ville. Il vit la dame sauvée par l'orgueil, heureuse aux bras de son époux. Il vit l'usurier en proie à des pensées nouvelles car le bien que nous faisons revient et nous rend meilleur. Il vit Césarion enivré des louanges qu'on lui donnait, rêver d'exploits et d'une belle renommée. Alors, il ouvrit ses grandes ailes, pressé de dire à ses frères, comment on sauve les hommes malgré eux et qu'on peut tirer de leurs vices mêmes - des vertus involontaires - des vertus de Pâques.

UNE LETTRE DE BARBEY D'AUREVILLY
A JOSÉPHIN PÉLADAN

Mon cher Monsieur Péladan,

Je vous remercie de l'émotion que vous venez de me donner. J'ai lu hier votre troisième article dans l'Artiste, que vous m'avez fait envoyer.

Il est très digne des deux premiers, et, réunis en volume, ils vont faire un superbe livre.

Je n'ai rien lu - en esthétique - de cette compétence, de cette science et de cette éloquence.

Et quelle acuité dans l'aperçu !

Comme critique d'art, vous êtes supérieur aux autres - non par comparaison avec eux, mais vous l'êtes absolument - en vous isolant - et quand il n'y aurait pas d'autres à qui vous comparer - et que vous écrasez.

J'ai aussi à vous remercier, cher Monsieur Péladan, de l'énorme place que vous me faites tenir dans votre beau travail. Mais ne croyez pas que mon jugement sur vous soit de la reconnaissance. Quand je vous dis supérieur, je vous parle avec la franchise d'un ingrat... Je ne le suis pas cependant. Vous n'avez pas seulement parlé de moi, mais vous avez pensé à moi pendant tout le temps que vous avez écrit vos articles. Positivement, je vous ai hanté, et ce m'est un charme !

Cette immanence de mon souvenir retrouvé à toute ligne de votre oeuvre m'a donné une sensation nouvelle et délicieuse.

C'est la première fois que j'ai senti l'orgueilleux plaisir d'avoir pénétré si avant dans la pensée de quelqu'un.

Jules BARBEY d'AUREVILLY

Paris, ce dimanche 20 août 1883

LA POETIQUE DE PELADAN, " LA QUESTE DU GRAAL "
 ET LES ECRIVAINS SYMBOLISTES

par Alain MERCIER

La fin du XIX^e siècle voit, sous l'impulsion de Mallarmé et de Verlaine, un renouveau de l'expression poétique en rupture avec les théories classiques, romantiques et parnassiennes. En réunissant sous le titre La quête du Graal ce qu'il appelait ses "proses lyriques de l'éthiopée", Josephin Péladan fit oeuvre de poète et influença plus ou moins profondément un certain nombre d'écrivains symbolistes ou post-symbolistes.

Les "proses lyriques" peuvent-elles être considérées comme d'authentiques poèmes en prose ? Dans une large mesure, nous le pensons. Extraites des romans de la Décadence latine, elles peuvent se lire, en partie, sans référence à la suite narrative où elles prenaient place à l'origine. En réalité, une progression vers une forme plus incantatoire et plus litannique se manifeste dans l'évolution chronologique qui va de 1884 à 1894. Il existe deux éditions de La quête du Graal : La première publiée "au salon de la Rose-Croix, galerie Durand-Ruel" en 1892 est dédiée "au grand poète tragique, à Richard Wagner"... et ornée de dix dessins d'Alexandre Séon qui figuraient déjà en frontispices des romans de l'éthiopée (1). Ces illustrations constituent en elles-mêmes un ensemble d'une grande originalité, annonçant souvent l'art fantastique moderne ; la seconde édition parut en 1894, chez l'éditeur Chamuel et sans les dessins de Séon ; elle comprend, en complément de l'édition précédente, deux proses lyriques extraites de Typhonla (1893).

Si l'on voulait caractériser la poétique de Péladan dans ce recueil de textes, en apparence très divers, on emploierait volontiers le terme de "poétique du désir" que Raymond Jean a donné récemment comme titre à un de ses essais (éditions du Seuil). Le mot désir n'est pas pris ici uniquement sous son acception érotique, mais d'une manière plus vaste dans le sens d'aspiration à la beauté, à l'idéal, à la perfection ; la sensualité se mêle à la mysticité dans cette recherche parfois délirante (ce qui la valorise poétiquement) d'un absolu plus esthétique que métaphysique.

Trois exemples d'écriture poétique sont à distinguer dans la Quête : narrative, litannique et incantatoire ; la formule incantatoire est plus fréquente et plus appuyée dans les textes de 1890 à 1894. Le rythme original, d'après l'alexandrin traditionnel mais sans tenir compte des règles de métrique sur l'e muet, n'apparaît vraiment de façon suivie que dans les années quatre-vingt-dix. S'agit-il d'alexandrins artificiellement dissimulés dans une prose lyrique ? Pas exactement. Assez fréquemment un décasyllabe - ou un octosyllabe - prend place à la suite de deux ou trois groupes de douze syllabes. Nous verrons que ce procédé - avec récurrence de phrases en "leitmotive" wagnériens - sera repris par d'autres poètes plus ou moins familiers de Péladan.

Dès le Rêve d'un péché (Le vice suprême, 1884), nous découvrons cette volonté d'exprimer "le désir sous toutes ses formes, la volupté en tous ses rythmes". Par exemple : "Les nabis, les aèdes, les sages et les fous passent mélancoliques, avec sur leurs lèvres, ce refrain des coeurs : Love is my sin" le texte Ritrato Muliebre est disposé sur la page en forme de vers libres -

(1) Les originaux de ces dessins d'Alexandre Séon n'ont jamais pu être retrouvés.

disposition audacieuse en 1884 - et promulgue déjà les canons de l'esthétique rosicrucienne :

*Chimère, ta vue m'altère de cette soif de Beau Mal
Que tu es morte sans assouvir.
O soeur de la Joconde, ô sphinx pervers, je t'aime !*

Presque toutes les proses choisies dans Curieuse (1885) sont de forme plutôt narrative (L'Athanor sexuel, Chagrin mais l'écriture liturgique marque déjà Ad Alta. L'Hymne à Eros, tiré de l'Initiation sentimentale (1886) annonce les incantations des années suivantes, mais les images baroques y sont encore rares. Le leitmotiv apparaît plus nettement dans Le Cantique de Nebo (A Cœur perdu, 1887) :

*Bénissez mon orgueil, Oelohim des superbes...
Bénissez mon envie, Oelohim des désirs*

De ce même cantique, voici deux autres passages en prose rythmée, le second "reproduisant" des alexandrins blancs :

*Isis, Isis, Isis ! J'ai déchiré tes voiles et ta nudité
ne m'a pas satisfait, j'ai pleuré de désir, et crié jusqu'aux nues...
Mon rut de l'idéal, reculant au passé, / a violé les tombeaux où
dormaient les miracles, / et mon stupre a connu les très jeunes idées/
qui n'évolueront pas avant un autre siècle /.*

La Précaution de Paul et Le Cantique des parfums (A Cœur perdu, 1857) présentent plusieurs types rythmiques dans le cours d'un flux incantatoire plus perceptible que dans l'Oraison des pierres précieuses et la Consécration, qui sont de la même année :

*A toi, déesse des délires, soeur des poètes et des fous,
soeur charitable qui enfièvre mes âmes inertes, Istar ! ...
Et j'ai vengé ton nom en les prenant pour soeurs / je
les ai célébrées en rythme de lumière / les étranges filles
d'Orphée...*

L'alexandrin blanc revient à plusieurs reprises dans Les litanies de Nergal et A une soeur inconnue (Istar, 1888) :

*Quand l'automne viendra, mélancolique et roux, / j'irai
me recueillir au pays où vous êtes, / et passerai un jour,
distrait ou ennuyé, / sous le balcon tranquille où vos
rêves s'essorent...
La chair devient tremplin et nous lance éperdu / au
delà du formel, et de ce même spasme / qui fructifie
Bottom, projette l'Elohite vers la zone stellaire...*

De La légende de l'Inceste (Istar, 1888) :

*Mais il est des Orphées refuseurs de joies basses
qui, fuyant les Ménades, savent vivre d'un nom et mourir
pour un songe : Euridiké.*

passons à La Marche sentimentale (idem) qui fait parfois songer à Alfred Jarry :

*Dans un chemin perdu où chantent les mandragores,
j'ai vu passer la nuit - leurs pieds nus froissaient
les fougères - des êtres irréels !*

Le Thrène de La Victoire du mari (1889) est un poème en vers libres et le Péan multiplie les images baroques comme on en trouvera chez Saint-Pol-Roux :

*Rosée de minuit, humidité des fleurs, susurrement
de l'eau, fluance du nuage et buée de la lune. O douce
pollution de la nature en rêve, baptise de désir celle
qui va venir.
Et toi esprit du feu, brûle et dessèche d'une ardeur
imprévue la gorge et la lèvre de celle qui va venir.*

Les douze textes issus d'Un Coeur en peine (1890) sont moins riches en images, mais l'Hymne à l'androgynie (L'Androgynie) culmine dans le raffinement ambigu à l'infinie titanie ("Sexe très pur et qui meurs aux caresses, etc...") interrompue par le leitmotiv "Los à toi". Le même ton fastueux se poursuit avec A Samas et Incantation.

La Gynandre (1891) était moins riche en proses lyriques que Le Panthée (1892) où le rythme incantatoire est conduit à sa perfection, dans Le Cantique de l'Or, L'invocation à la mort, L'incantation à la misère et L'Épithaphe. Le langage extatique est ici porté à son plus haut point de fusion. L'édition de 1892 s'achevait sur des extraits de Comment on devient mage et des Oraisons funèbres du Chevalier Adrien Péladan et du docteur Adrien Péladan fils.

Plus probantes pour la poétique de Péladan sont les deux Incantations de Typhonia (1893), celle de la fée et celle de l'enchanteur. Ces deux poèmes en prose sont parfaitement structurés en douze "strophes" d'égales importances qui célèbrent Yseult, Brunehilde ou Merlin :

*Reine de l'invisible, passante de la nuit, c'est
toi qui rôde, en formes long voilées, sur les mornes
étangs.
Le vent qui se lamente dans les grands corridors,
n'est-ce pas ta complainte, comme le lunaire rayon
nous paraît ton sourire ? Vaimone, tu as résisté à
l'exorcisme...*

L'originalité de Péladan en tant que poète, usant de la thématique ésotérique et des mythes celto-germaniques par exemple, pour aboutir à une célébration qui dépasse le cadre de l'habituelle prosodie devient indubitable dès 1890 et 1892. Terminons l'analyse du recueil par ce dernier extrait de Typhonia :

*Au hasard de nos coeurs, au hasard de nos lèvres,
vivons l'instant qui vient ; pressons nos deux désirs
comme des grappes mûres et qu'il en coule un vin à
nous faiblir le coeur.*

Toute entreprise poétique n'est-elle pas aussi une quête du Graal, quelque mesurées que soient ses ambitions ? On pourrait encore étudier la poétique de Péladan à travers ces pièces difficiles que sont Babylone et La Prométhéide, écrites en vers libres et blancs sur des groupes de rythme cycliques. La première ne suscita-t-elle pas l'admiration de Jarry et la seconde n'inspirait-elle pas Elémir Bourges ?

Les écrivains symboliste qui reçurent l'empreinte de l'esthétique originale de Péladan n'en firent pas tous l'aveu ; la personnalité du Sar était trop contestée dans les milieux littéraires soucieux d'être pris au sérieux pour qu'ils le reconnaissent ouvertement. Elémir Bourges et Saint-Pol-Roux avaient donné leur adhésion à la Rose-Croix de 1891. L'auteur des Féeries Intérieures appartenait au "septénaire" de novateurs qui signèrent le manifeste de la Rose-Croix esthétique et s'il observa, "par esprit d'obéissance et de chevalerie" la consigne de silence qui est de tradition chez les adeptes, il n'en fut pas moins dans ses Reposoirs de la Procession un poète fidèle à l'enseignement de Péladan (1). Ses litanies, ses incantations baroques sont à rapprocher de celles de la Quête du Graal.

Il en est de même d'Elémir Bourges, l'auteur du roman wagnérien Le Crépuscule des Dieux, des proses poétiques de La Nef et du récit initiatique Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent :

Inversement, le voisinage de Saint-Pol-Roux et de Péladan, à qui notre époque commence à rendre justice, témoigne des méditations de Bourges relativement à l'art et à la mission du poète : son adhésion à la Rose-Croix, sans doute réfléchie, enrichit autant Bourges qu'elle honore le Sar et ses acolytes (2).

Gisèle Marie, dans sa présentation de la réédition des Oiseaux s'envolent... (Mercure de France, 1964) précise les liens qui rattachent Péladan à l'oeuvre symboliste de Bourges ; c'est par le peintre Armand Point que Bourges pénétra dans l'univers mystico-esthétique du Sar. En mars 1892, la lecture de Comment on devient Mage fit sur lui un effet décisif. Il revint la-dessus plusieurs fois dans ses lettres à Point. Selon Gisèle Marie :

Il nous est désormais facile de situer Péladan par rapport à Bourges et de comprendre plus aisément ce qui fait l'étonnement de beaucoup. La lecture des oeuvres du Sar, plus particulièrement Comment on devient Mage et l'Art Ochlocratique, les rapports de l'art avec la magie les secrets de ses symboles et de ceux des religions de mystère, tout cela a éveillé certainement l'attention et l'intérêt de Bourges et retenu sa méditation (3).

Dans bien des passages des Oiseaux..., il y a, pour reprendre encore l'expression de Gisèle Marie "une atmosphère péladanesque". Dans le cénacle de Haute-Claire, que fréquentait Bourges, on côtoyait souvent Péladan, comme en témoigne la Chanson des invités d'Armand Point :

*Salut au grand Sar Péladan
Aux cheveux noirs, aux yeux ardents
Qui prend l'train pour Reims et Sedan
Car ce n'est pas un pédalant (4).*

(1) Théophile Briant, Saint-Pol-Roux, Paris, Seghers, 1961, pp. 106 et 107.

(2) André Lebois, Les tendances du symbolisme à travers l'oeuvre d'Elémir Bourges, Paris, L'Amitié par le Livre, 1952, p. 49.

(3) Gisèle Marie, op. cit., p. XXI de la présentation.

(4) Ibid., p. XXXI.

Pour composer son imposante Nef sur le thème de Prométhée, Bourges ne s'est pas seulement inspiré de Goethe et de Shelley, il lut aussi la Prométhéide. Un souhait du Prométhée rosicrucien peut être à l'origine des quatre dernières scènes de La Nef, selon André Lebois (1). Le dialogue entre Prométhée et Hermès dans l'acte IV de la Prométhéide a inspiré à Bourges sa scène XI, Le Messager d'Hermès.

Alfred Jarry n'a pas dissimulé son admiration pour Péladan, qui figure parmi les vingt-sept pairs élus par le docteur Faustroll :

*De Péladan, le reflet, au miroir du bouclier étamé
de la cendre des ancêtres, du sacrilège massacre des
sept planètes (2).*

Toute l'oeuvre de Jarry, à l'exception d'Ubu peut-être, est imprégnée d'ésotérisme. Nous avons déjà suggéré (dans nos Sources ésotériques et occultes du symbolisme) ce qu'elle devait à la pensée gnostique traditionnelle. Il ne s'agit pas d'une connaissance superficielle ; le 15 novembre 1900, Jarry rendait compte, dans la Revue Blanche, de L'Arbre gnostique de Synésius (Fabre des Essarts), éd. Chamuel et du Catéchisme expliqué de l'Eglise gnostique, édition Chamuel. Qu'on ne s'étonne pas si la symbolique du Tau est prééminente dans son oeuvre. Les curiosités ésotériques de Jarry s'étendaient au-delà du courant gnostique. En rendant compte du Fereat ! de Péladan (Flammarion) dans La Revue Blanche du 15 mars 1902, il écrivait :

*Un livre de M. Péladan est toujours un beau livre,
et ni le nombre de ses oeuvres ni leur valeur harmonieusement
égale ne serait une excuse à les accueillir sans déférence.*

Le 1er mars 1903, toujours dans La Revue Blanche, Jarry analysait Modestie et Vanité qui constituait, à son sens, une sorte de point culminant d'une oeuvre déjà considérable. L'intérêt du père d'Ubu pour les écrits et les activités du Sar remonte d'ailleurs à son arrivée à Paris, en 1891. Comme dans La Queste du Graal, des passages de "prose lyrique" s'insèrent dans la suite narrative de plusieurs ouvrages de Jarry. La symbolique d'Haldernablou et des Minutes de Sables Mémorial est souvent voisine de celle des incantations péladanes. Le mythe de l'androgynisme revient avec le même degré d'ambiguïté chez l'auteur de l'Amour absolu et chez celui de la Décadence latine. Jusque dans La Dragonne, la dernière oeuvre - inachevée - de Jarry, on décèle des traces de la lecture de Péladan :

*Au pied, dans une contemplation de rêve, les douze
génies : Amîn, Apis, Hercule-Apollon, Hermanubis, Momphta,
Isis, Omphtha, Typhon, Nephthé, Anubis, Canopus, Ichton.
Sur la Table Ronde, en lettres de diamants, brillait
le Verbe sacré : Inri, dans la Rose-Croix mystique...,
c'est-à-dire : la sphère de l'infini, dont le parfum symbo-
lise la révélation de la vie... (3).*

La poésie de Paul Fort n'a rien de particulièrement hermétique, elle vise au contraire à la clarté et à la compréhension immédiate. Les alexandrins blancs des Ballades françaises, toujours "coulés" dans des proses rythmées, rappellent, comme le signalait Michel Décaudin dans sa Crise des Valeurs symbolistes ceux de l'"éthopée" péladane. Le procédé est cependant plus systématique chez Paul Fort que chez Péladan.

(1) Op. cit., p. 229

(2) Gestes et opinions du docteur Faustroll, éd. Fasquelle, 1955, p. 26.

(3) La Dragonne, Gallimard, 1943, p. 162.

Enfin, ne sera-t-on pas étonné de nous voir citer ici, parmi les héritiers du Symbolisme, le moins baroque, le plus classique des disciples de Mallarmé: Paul Valéry ? C'est dans une lettre à Pierre Louÿs, en date du 7 janvier 1891, que Valéry écrit :

J'ai lu aussi quelque peu de Péladan, et mon opinion se précise que ce toqué a manqué de faire le roman chef d'oeuvre de l'époque. Lisez A Cœur perdu, L'Initiation sentimentale, et étonnez-vous de cet effort parfois superbe d'unir le plus beau style nommé et rythmé à la succession origininaire et sardonique des observations et des idées sur la société actuelle. Le tout, hélas ! abêti par la magie et le catholicisme romantique le plus démodé.

Dans cette prose de Erotikon et des Osculon qui sont les hymnes sacrés dont s'émaille l'oeuvre, on trouve de beaux vers, souvent rimés à distance tel celui-ci :

... où pistille l'or pur des idées absolues !...

(1)

C'est l'époque où Valéry s'enchantait de la musique de Richard Wagner tout en commençant à approfondir les problèmes de prosodie. Mais son attrait pour Huysmans et son intelligence strictement mathématique devaient l'éloigner de Péladan.

Il est dommage que le Sar n'ait pas donné une suite à la Queste du Graal, en réunissant les proses lyriques qui ne manquent pas dans les ouvrages postérieurs à Typhonia. Sa place dans l'histoire de la poésie moderne serait alors mieux reconnues, comme initiateur et comme créateur original.

(1) Cahiers Paul Valéry, I, Gallimard, 1975, p. 24.

UNE LETTRE INEDITE DU R.P. Henri Dominique LACORDAIRE
à l'abbé Paul-François-Gaspard LACURIA.

Lyon 9 mai 1845

Monsieur l'abbé,

J'ai lu avec attention le Chapitre 8 de votre ouvrage que vous venez de m'envoyer, et qui contient une des idées fondamentales de ce livre. Je vous en dirai ma pensée avec simplicité.

L'unité de substance me paraît contraire de fond en comble à la doctrine catholique et l'une des idées les plus funestes qui se puissent propager. Le christianisme, en proclamant le dogme de la création, c'est à dire, l'acte par lequel Dieu fait de l'être, a proclamé une vérité qui nous est incompréhensible, sans doute, mais qui est la seule simple, naturelle, intelligible, morale, et la seule qui renverse le panthéisme. Vous essayez en vain de l'éviter en voulant établir la distinction de la substance et de la personnalité. Il est vrai qu'en Dieu il y a trois personnes et une substance, mais aussi en Dieu il n'y a qu'un seul être, et la conclusion de votre doctrine, par quelque effort que vous y échappiez est que Dieu et l'univers ne seraient qu'un seul être en une multitude de personnes, proposition que tout panthéiste peut accepter. La personnalité ne résulte pas de la pleine conscience de soi-même ; la pleine conscience de soi-même n'est que la condition de la personnalité. Trois choses constituent la personne : la substance, la distinction, la conscience de l'une et de l'autre. Là/page 2/ où ces trois éléments ne se trouvent pas, la personne n'existe pas. Il est vrai qu'en Dieu, par un mystère propre de sa nature, la substance est identique dans les trois personnes : mais c'est là le privilège incommunicable de l'essence divine, et encore en résulte-t'il qu'il n'y a qu'en Dieu qu'un seul être parce que être et substance, c'est la même chose. La diversité de l'être ne peut surgir d'aucune distinction qui n'atteint pas la substance, d'aucun mode, d'aucune limitation dans la manière de sentir ou de posséder la substance. Là où il n'y a qu'une substance, il n'y a qu'un seul être, ce que veut précisément le panthéisme, et c'est pourquoi la création seule est la négation du panthéisme, la création proprement dite, par laquelle Dieu fait de l'être ou de la substance à volonté.

Il est vrai que la substance créée ne subsiste pas par soi-même comme la substance divine, que la substance divine est son support, son piédestal, et de là viennent ces fortes expressions des théologiens, lorsqu'ils disent que nous ne sommes rien et que Dieu est tout, que nous vivons en lui et qu'il vit en nous, que lui seul est réel, que lui seul est. Tout cela est juste, parce que si la substance divine se retirait, la substance créée s'évanouirait à l'instant ; mais il n'en reste pas moins que la substance créée est une substance, un véritable être. Le christianisme a horreur de l'unité de substance.

Vous vous demandez pourquoi le panthéisme se reproduit toujours ? /page 3/ pour deux raisons : parce qu'il est l'erreur extrême, la négation de tout Dieu et de toute moralité ; en second lieu, parce que l'esprit humain, dans les profondeurs de la substance, est plus à l'aise pour éviter la lumière que partout ailleurs et que c'est là où se plongent naturellement tous les esprits subtils qui fuient Dieu.

A cette horrible subtilité le Christianisme n'a opposé qu'un mot décisif et de bon sens, que tout le monde entend, quoi que personne ne se figure la chose, le mot de création, mot que le livre des Macchabées a expliqué admirablement par cette image absurde : Dieu tire l'être de rien. Les rationalistes attaquent cette expression, précisément parce qu'elle dit ce qu'elle veut dire, à savoir que ce n'est ni de la substance ni d'aucun autre que Dieu tire l'être. mais qu'il le fait à volonté.

Il y a quinze ans, j'ai vu votre pensée en M. de La Mennais. Il cherchait un milieu entre la création et le panthéisme, déclarant qu'ils étaient tous deux absurdes. Je fus frappé dès lors de cette prodigieuse pensée comme d'un signe funeste. J'ai vu aussi en lui votre idée sur la Trinité, à savoir, que le Père n'est pas l'être total et parfait, puissance, intelligence, amour ; je la crois fausse. Le Père étant la substance est tout, et il communique tout au fils et au St-Esprit, ainsi que le dit expressément Jésus-Christ dans l'Evangile : Le Père m'a donné d'avoir la vie en moi-même comme il l'a en lui-même.

/page 4/ Voilà, Monsieur l'abbé, le résultat de mes réflexions au sujet de votre Chapitre 8. Il est probable que tout l'ouvrage se ressent de ces idées fondamentales sur l'unité de substance et sur la Trinité. S'il en est ainsi, je le regarde comme un ouvrage absolument condamnable et le plus dangereux du monde.

Veuillez, Monsieur l'abbé, excuser la liberté de mon langage et agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire
des Fr. Prêch.

o o o

"La conclusion de votre doctrine, par quelque effort que vous y échappiez est que Dieu et l'univers ne seraient qu'un seul être en une multitude de personnes, proposition que tout panthéiste peut accepter".

Lorsque Lacordaire prétend conclure ainsi les thèses lacurienes exprimées dans le chapitre VIII des "HARMONIES DE L'ETRE..." et affirmer de nouveau à la fin de la missive : "Voilà, Monsieur l'abbé, le résultat de mes réflexions au sujet de votre chapitre 8. Il est probable que tout l'ouvrage se ressent de ces idées fondamentales sur l'unité de substance et sur la Trinité. S'il en est ainsi, je le regarde comme un ouvrage absolument condamnable et le plus dangereux du monde". Il avait eu la possibilité de lire à travers le texte de l'édition de 1844 édité au Comptoir des Imprimeurs Unis à Paris, qu' "en Dieu le Moi est Un et la personnalité Triple".

Pour Lacuria "le Moi est la conscience que l'être a de lui-même" alors que "la personne sera la conscience que l'être a de la forme qui lui est propre". Le Maître avait eu la précaution de préciser que "la forme est le principe distinctif et doit être nécessairement différent pour tous".

Cette présentation est parfaitement conforme à la doctrine catholique relative à la Sainte Trinité, mystère de trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint Esprit, subsistant dans une seule et unique substance ou essence ou nature divine. Lacordaire n'a-t-il pas assimilé les bases de la théologie dogmatique ou bien n'a-t-il pas fait assez ses classes de philosophie pour ne rien comprendre à la pensée analogique, par ailleurs l'un des outils de la démarche théologique de type classique ?

Lacordaire ose dire : "l'unité de substance me paraît contraire de fond en comble à la doctrine catholique et l'une des idées les plus funestes qui ne puissent propager" et il ajoute : "il est vrai qu'en Dieu il y a trois personnes et une substance, mais aussi en Dieu il n'y a qu'un seul être" Lacuria pour son compte écrivait : "la substance et la vie peut et doit être la même pour les trois personnes".

Où Lacordaire a-t-il pensé découvrir les prémices d'un panthéisme chez Lacuria ? Où donc celui qui devait succéder au Collège d'Oullins une dizaine d'années plus tard, au Maître qui fut l'un des fondateurs de cette maison d'enseignement placée sous l'invocation de Saint Thomas d'Aquin, pensa-t-il trouver les germes d'erreurs chez celui là même qui fut pour le R.P. Captier, au dire de son biographe, le R.P. J.A. Girard, "un éducateur épanouissant".



L'auteur des "HARMONIES DE L'ÊTRE..." écrit : "le Père engendre son Fils par un mouvement direct en s'épanouissant à l'infini, le Fils revient vers son Père par un mouvement réflexe, et ce double mouvement de l'être, cette vaste respiration de l'infini, produit le souffle divin, Spiritus Sanctum". Et il ajoute : "Nous voici arrivés au sommet de l'être et à sa loi fondamentale ; qu'on parcoure le ciel et l'univers tout entier et qu'on me dise si l'on voit partout autre chose que cette grande loi de l'être, la réalisation et la beauté par l'union du positif et du négatif, et partout le positif symbolisant le Père, le négatif le Fils et l'harmonie le Saint Esprit. Et d'abord deux forces régissent les mondes : une force positive c'est celle qui les lance dans l'espace ; une force négative, c'est celle qui tend à tout ramener à l'inertie : l'union de ces deux forces réalise l'harmonie du monde et fait décrire aux astres la courbe symbolique de l'esprit d'amour".

Prenant un exemple, le Maître explique :

"La vie physique de l'homme commence par le coeur, qui produit une première circulation, une circulation directe, celle du sang artériel ; mais celle-ci ne suffirait pas à la vie, il faut une circulation réflexe, c'est celle du sang veineux, leur action combinée produit la vie complète".

Lacuria n'étend pas, avec cet exemple, la divinité dans la vie physique de l'homme : il procède par analogie; de la même manière que lorsqu'il évoque l'harmonie du monde par le principe de forces antagonistes liées par un élément qui forme et complète la trinité. Il n'y a pas de panthéisme, il y a une analogie entre Dieu et le monde. Cette analogie universelle, nous la retrouvons comme méthode d'exposition des "idées théologiques" de Saint Bonaventure et peut dérouter parfois à tel point, signale Etienne Gilson, "que même les philosophes néo-scolastiques et les théologiens d'aujourd'hui quittent volontiers la partie pour revenir aux exposés dépouillés et lucides de Saint Thomas". Ce dernier point n'est peut-être pas aussi évident, quand on prend connaissance des nombreux travaux comme ceux des pères Penido ou Montagnes sur la pensée analogique du Docteur Angélique.

Le rôle de l'image chez Saint Bonaventure prend sa source chez Saint Augustin qui percevait une image de la Trinité dans l'âme raisonnable, et considérait que la notion d'Imago Dei se vérifiait dans la seule structure de l'âme : cette réflexivité que l'on trouve dans la pensée de Lacuria est présente chez Bonaventure et Augustin à travers son ouvrage sur "La Trinité": "Entre donc en toi-même : vois avec quelle ferveur ton âme s'aime elle-même. Mais pourrait-elle s'aimer sans se connaître ?" Sa réflexivité de l'âme pour Bonaventure n'est pas le terme de la démarche vers soi précise Weber dans son très bel ouvrage "Dialogue et dissensions entre St Bonaventure et St Thomas d'Aquin à Paris". L'essence de l'âme joue le rôle de miroir, de tremplin qui renvoie à Dieu. C'est à ce renvoi qu'est soumise la pensée de Lacuria et non à un panthéisme qui correspond à une parfaite incompréhension de la métaphysique développée par le génial et saint abbé et ce jugement, la preuve d'un esprit qui veut plus vite juger que comprendre l'évidence et Lacuria de préciser : "Ainsi l'homme comme Dieu ne se connaît que par la réflexion".

o ° o

Lacordaire, pour prendre un autre exemple, écrit : "J'ai vu aussi en lui votre idée sur la Trinité, à savoir que le Père n'est pas l'être total et parfait, puissance, intelligence, amour ; je la crois fautive. Le Père étant la substance est tout, et il communique tout au Fils et au Saint Esprit, ainsi que le dit expressément Jésus Christ dans l'Evangile : Le Père m'a donné d'avoir la vie en moi-même comme il l'a en lui-même".

Et Lacuria pour son compte signalait : "la substance et la vie peut et doit être la même pour les trois personnes, l'union est union que parce qu'elle est la même pour plusieurs ; mais la forme qui est le principe distinctif doit nécessairement être différent pour tous, il suit de là que le Père qui est à la fois sa vie, celle de son Fils et celle du Saint Esprit est un sous tous les rapports, l'Esprit aussi ne serait pas l'unité de la Trinité s'il n'était essentiellement un, mais il faut nécessairement que la forme soit triple puisqu'il y a trois personnes".

Sur quelle base prétend s'appuyer la critique de Lacordaire ? Lacuria ne précise-t-il pas que le Père est à la fois sa Vie, celle de son Fils et celle du Saint Esprit ? La notion de Trinité chez le Maître passe une théologie des relations entre les personnes qui débouche sur un équilibre d'harmonie et une nécessité des personnes les unes par rapport aux autres dont l'exposé ne peut s'assimiler qu'à une spéculation car la Trinité est et demeure un mystère

Lacuria écrit :

"Ainsi, ce n'est point le Père qui commence, le Fils qui continue et le Saint Esprit qui termine, mais l'idée de l'être et du non être sont toutes deux éternelles, simultanées, infinies... L'Esprit Saint n'unit pas, il est lui-même cette union, ou plutôt le résultat de cette union... Le Père engendre, le Fils produit, le Saint Esprit n'agit pas, car après lui il n'y a plus rien à faire, il est lui-même la fin, le terme, la perfection : son oeuvre est de se montrer, dès qu'il apparaît, il y a perfection, lumière, beauté, bonheur, il est la consommation de toutes choses".

Dans l'édition de 1847, qui verra le jour chez le même éditeur, Lacuria exprimera d'une façon à la fois plus précise et plus développée ses conceptions sur la Sainte Trinité : ce n'est pas ici le lieu de commenter d'une façon exhaustive cette lettre de Lacordaire, le dessein n'est pas de faire une polémique, mais méditons cette conclusion de Lacuria à ses prestigieuses HARMONIES DE L'ETRE et qui demeure toujours valable pour notre temps :

"Le monde souffre beaucoup aujourd'hui, il souffre dans sa pensée, parce qu'elle est divisée. Il me semble que la charité oblige quiconque croit voir un moyen de conciliation de le proposer, qu'il soit sûr ou non de son effet ; c'est ce que j'ai fait dans cette oeuvre ; et en le faisant j'ai accompli un devoir de conscience. Si je ne réussis pas, qui voudra me reprocher de l'avoir entrepris ? Mais si j'avais pu rapprocher quelques esprits divisés jusque là, si je pouvais hâter d'un jour l'ère d'une nouvelle paix, oh ! je mourrais trop heureux ; je descendrais avec délices dans ma tombe, si je voyais luire sur elle un nouveau reflet de l'éternelle harmonie".

J-P. B.

NOUVELLES DE LA SOCIÉTÉ...

La Société JOSEPHIN PELADAN informe les ésotéristes chrétiens qu'une messe sera célébrée à la mémoire du Maître pour le 58ème anniversaire de sa mort, survenue le 27 juin 1918 à Neuilly-sur-Seine, par l'aumônier de la Société J. PELADAN en

La CHAPELLE de l'EGLISE CATHOLIQUE LIBERALE
169, rue de Rennes
75006 - PARIS.

LE SAMEDI 26 JUIN 1976, à 10 HEURES

A 12 heures, les personnes qui le désireront pourront se rendre au cimetière des Batignolles où le Maître repose et où une courte cérémonie commémorative se tiendra.
